

Jocelyne Porcher

LEUR DONNER UNE CHANCE DE VIVRE LEUR VIE

Pour sortir l'élevage de l'enfer de l'exploitation industrielle, la sociologue imagine une sorte de "contrat d'échanges de services", où l'animal travaille pour l'homme, qui lui assure des conditions de vie en accord avec son monde propre.

Contre les théories majoritaires, je propose de penser que plutôt que « libérer les animaux » et donc signer la « fin du travail » avec les animaux, il s'agit pour eux comme pour nous de donner au travail une dimension émancipatrice. Pour ce faire, il importe de comprendre quelle place ont les animaux dans le travail. A partir de l'hypothèse, appuyée sur mon expérience, que les animaux ne sont pas de purs objets du travail, mais qu'ils en sont également des acteurs, il s'agit de mettre en évidence leur collaboration, voire leur coopération. Ainsi, les vaches collaborent au travail de traite dans une exploitation équipée d'un robot. Elles mettent en œuvre leurs capacités cognitives et affectives pour ce faire. Les cochons font le boulot que l'éleveur attend d'eux, mais ils font bien davantage ou bien différemment, de même que les sangliers ou les vautours d'un parc animalier. Il s'agit donc de mettre au jour ce « travailler

LES ANIMAUX NE SONT PAS DE PURS OBJETS DU TRAVAIL, MAIS ILS EN SONT AUSSI DES ACTEURS. IL S'AGIT DE METTRE EN ÉVIDENCE LEUR COLLABORATION.

animal », c'est-à-dire de décrire et de comprendre ce que cela veut dire, travailler, pour un animal, qu'il s'agisse d'un animal domestique ou non, comme dans le cadre du cirque. Et d'en tirer les conséquences en termes d'organisation du travail.

Un vrai partenariat

Lorsque j'étais éleveuse, je me suis souvent étonnée du collectif de travail implicite que nous formions, moi, mes brebis et mon chien. Dans le cadre d'une journée ordinaire, après que le réveil m'eut tirée du lit, je rejoignais, l'esprit encore ensommeillé, les brebis pour la traite. Avant d'arriver à la bergerie, j'entendais des mouvements, quelques bêlements, des sons qui signalaient que la nuit était finie, quand bien même c'était l'hiver et encore l'obscurité. Je poussais la porte et, dans l'odeur de la paille, je voyais les brebis couchées les unes près des autres ou, au contraire, installées seules à l'écart. Quelques-unes s'étiraient, se levaient en gestes lents, me regardaient installer l'équipement de traite. Elles se levaient toutes au fur et à mesure de mes >

JOCELYNE PORCHER

Ancienne éleveuse de brebis devenue ingénieur et directrice de recherches à l'Institut national de la recherche agronomique (Inra), Jocelyne Porcher est l'auteur d'ouvrages de référence sur le bien-être animal et les rapports entre éleveurs et animaux, dont *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXI^e siècle, Une vie de cochon...* Ses travaux montrent que l'élevage peut rendre heureux hommes et bêtes, mais à certaines conditions, de moins en moins respectées. Dans cet extrait, elle évoque ce que pourrait être une vraie reconnaissance du travail des animaux.

Jocelyne Porcher

> déplacements et s'organisaient. La plus vieille prenait place sur le quai de traite, bien en avance sur le timing. Une autre se plaçait derrière elle comme si elle avait ensuite d'importantes choses à faire et qu'elle voulait se débarrasser au plus vite des contraintes du travail. Je n'intervenais pas dans l'ordre de passage, sauf en cas de désaccord entre elles et de coups de cornes intempestifs. Je savais que je ne pouvais faire la traite qu'avec leur accord et même davantage, parce qu'elles y participaient de façon organisée, et ce lien de travail, entre amitié et autorité, m'étonnait. Après avoir amorcé le travail en fromagerie, nous partions pour rejoindre le parc mobile que j'avais installé la veille et où les brebis passeraient la journée. Le chien était sur le qui-vive depuis la sonnerie du réveil, et sans doute même avant, et faisait, enfin, sur le chemin, son job de chien de brebis. Tout à sa tâche, il allait de gauche à droite, tentant de construire une file ordonnée et gérable des animaux confiés à ses soins. Un regard sans concession sur une agnelle, et la voilà qui rentrait dans le rang sans plus de commentaires. Le chien savait ce qu'il devait faire, lui aussi, et je n'avais rien à dire. Il valait mieux même que je ne dise rien, ayant constaté que j'avais plutôt tendance à le retarder avec mes ordres incongrus plutôt qu'à le conseiller efficacement. Je le regardais travailler, et son bonheur à faire ce qu'il faisait m'étonnait et forçait mon admiration. Mille fois j'ai eu le sentiment lors de ces allers-retours quotidiens que les animaux avaient une intelligence du bonheur au travail qu'ils savaient nous faire partager. Dans chaque foulée empressée du chien, dans chaque bond des brebis narguant leur guide s'exprimaient la beauté du monde et la joie de vivre. Je la ressentais comme un flux passant d'eux à moi et de moi à eux, et je trouvais, moi aussi, que tout était beau et méritait d'être vu et partagé. Le travail était le lieu de notre rencontre inattendue, la possibilité de notre communication alors que nous appartenions à trois espèces différentes supposées avant le Néolithique, voire avant Neandertal, n'avoir rien à se dire et rien à faire ensemble.

Lorsque je m'étonnais de cette collaboration, les réponses que j'obtenais renvoyaient au conditionnement, à la sélection génétique, à des compétences innées... Toutes réponses qui excluaient l'intelligence des animaux et leur intérêt cognitif et affectif à participer au travail. Or, les centaines d'enquêtes que j'ai faites auprès des éleveurs et de leurs animaux indiquent que les éleveurs comptent sur leurs animaux pour travailler, mais que les animaux comptent également sur leurs éleveurs pour faire ce qu'ils ont à faire. L'une des conséquences les plus importantes, s'il s'avère que les animaux sont des acteurs du travail, ce qui reste à démontrer même si les résultats que j'ai déjà obtenus vont très clairement dans ce sens, est que leurs besoins ne sont pas seulement « naturels », mais relèvent du monde du travail. L'un des besoins les plus sous-estimés est le besoin de reconnaissance. Si ce besoin est reconnu chez le chien, qu'il s'agisse du chien de berger, du chien d'aveugle ou de pompier, il est complètement nié chez les vaches, les brebis ou les cochons.

Définir le rôle de l'animal

Le statut du chien au travail a en effet beaucoup changé. Ainsi, en Norvège, en 2008, une jurisprudence de la Cour suprême a donné au chien policier un statut de fonctionnaire, ce qui fait que toute agression envers un chien est considérée de la même façon que si elle était dirigée vers un policier. Bien que ce statut ne soit pas aussi avancé en France, le chien policier Rintintin a reçu, en 2009, à Paris la médaille de bronze pour acte de courage et de dévouement. Dans les métiers de service à la personne, à l'hôpital et chez des particuliers, les chiens ont une place croissante qui n'est pas toutefois inscrite dans le registre du travail mais de la médiation. L'animal ne serait pas un acteur du travail, il ne serait qu'un médiateur entre l'humain soignant et la personne malade. Ce point de vue, appuyé sur une vision behavioriste de la participation des animaux au travail (théorie du conditionnement), permet d'éviter une réflexion approfondie sur la place réelle des animaux. Que font réellement les animaux en relation avec une personne invalide ?

Qu'inventent-ils ? Nous ne le savons pas et il me semble que nous préférons continuer de penser qu'ils n'inventent rien, que c'est nous qui tenons les commandes. Or, dans la relation aux malades, l'animal, à mon sens, n'est pas un médiateur mais un acteur du soin. Et c'est ainsi qu'il devrait être considéré.

**SI LES ANIMAUX APPORTENT
QUELQUE CHOSE DE
SPÉCIFIQUE AU TRAVAIL,
CE QUELQUE CHOSE DOIT
ÊTRE RECONNU.**



Jean du Boisberranger/hemis.fr

BONHEUR PARTAGÉ. Transhumance des moutons dans les Cévennes.

Qu'est-ce que tous ces résultats et anecdotes entraînent du point de vue de l'organisation du travail ? Loin de la problématique du « bien-être animal », de son obsession de la mesure et de la productivité, la prise en compte de la collaboration des animaux au travail conduit à un décentrement de la question de leur bien-être. Comme je l'ai noté, il ne s'agit pas seulement de « bien-être » mais de reconnaissance. Si les animaux apportent quelque chose de spécifique au travail, que ce soit à titre individuel ou collectif, ce quelque chose doit être reconnu. Mais, en amont, il s'agit aussi d'offrir aux animaux les conditions de vie au travail les plus en accord avec leur monde propre et avec leurs compétences et leurs goûts. Il s'agit donc au fond de mettre en place une sorte de « droit du travail » des animaux domestiques qui poserait les bases de nos obligations envers les animaux en fonction du travail que nous attendons d'eux et de ce qu'ils en attendent. On peut imaginer, dans le cadre de notre utopie, que le don d'une vie bonne aux animaux est un pré-requis. Une vie bonne, c'est une vie en accord avec le monde de l'animal et ses potentialités relationnelles, cognitives, affectives. C'est aussi un habitat

coconstruit avec les animaux, un lieu où ils peuvent aller ou pas, un lieu individualisé ou collectif. C'est une alimentation diversifiée également en accord avec non seulement les besoins des animaux, mais également leurs goûts. C'est une organisation du travail qui respecte les rythmes des animaux, qui tient compte des relations des animaux entre eux, des liens d'amitié, des liens entre mères et petits mais aussi des liens conflictuels. Une organisation du travail qui, comme on l'a vu plus haut, donne une chance aux animaux de vivre leur vie et leur accorde une espérance de vie congruente avec ce projet, dans le champ productif mais aussi hors du champ productif. Cela signifie que, pour les animaux d'élevage, il y a une vie en dehors du travail, et après les années de travail.

On mesure combien ce projet est utopique considérant que la majorité des humains dans ce bas monde n'a aucun accès à tout cela. Mais si, comme le Pnud (Programme des Nations unies pour le développement) le souligne, ce sont les individus qui forment la richesse des nations, alors prendre en compte les animaux au nombre de ces individus, c'est sans doute aussi offrir une meilleure chance aux humains. ■
Jocelyne Porcher, *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXI^e siècle*, La Découverte, 2014.